

Souffrance du Christ...

... et souvenirs de guerre

●●● **Véronique Lecaros**, Toulouse
Théologienne

Je me suis longtemps appliquée à méditer sur les souffrances du Christ à Pâques, mais sans résultat. Il s'agissait d'un acte de volonté, d'un effort pieux qui ne dépassait pas la réflexion semi-intellectuelle sur le sujet. Je ne comprenais pas comment sainte Thérèse d'Avila avait pu se convertir devant une statue d'un Christ à la Colonne sanguinolente, suivant le goût baroque de l'époque.

Qu'est-ce que cette souffrance du Christ ? Il a été torturé pendant quelques heures et il est mort et alors... S'il savait que ce n'était que passager, où est la souffrance ? La crucifixion est-elle seulement l'histoire d'un individu torturé à en mourir ? Dans les processions populaires en Espagne et en Amérique latine, la Vierge en larmes, parfois le cœur à l'air, accompagne le Christ en croix ou au tombeau, mais toutes ces larmes en verroterie, ce sang en peinture carmin ne m'inspiraient guère d'émois.

Mentalité française ? Peut-être ou plutôt incompréhension de la Passion. Je me reprochais de ne pas éprouver de reconnaissance pour le Christ : n'avait-il pas souffert pour nous, comme nous le répètent les prêtres chaque Vendredi saint ? Mon cœur était-il si endurci ?

2011 : ma mère décide de nous amener sur la tombe de son grand-père, mort durant la grande guerre, en 1915. Depuis

un siècle, personne n'avait jamais été se recueillir sur cette tombe. Situation curieuse d'une famille cherchant un cimetière où, à l'exception du 11 novembre, plus personne ne se rend si ce n'est les touristes scrupuleux qui suivent à la lettre les guides et bien sûr les jardiniers chargés de couper le gazon.

Sur une colline immense, des petites croix blanches sont tassées les unes contre les autres, ordonnées par rang et par file. Deuxième croix, deuxième rangée, deuxième terre-plein : François Semenon, mort pour la France, 28/8/1915. Détail touchant : à côté de lui, une autre croix, même bataillon, même date ; un fin ruban d'herbe mal coupée, erreur de jardinier probablement, relie les deux croix. Deux hommes qui se connaissaient, morts le même jour, d'un éclat d'obus à 13 heures. Etrange précision. Est-il mort d'un coup ? Ou est-ce une reconstitution pour tranquilliser la famille ?

Une vie presque normale

Ma mère, en guise de prières, relit des notes, souvenirs d'enfance de ma grand-mère soigneusement transcrits, peut-être en vue de ce voyage pèlerinage, qu'elle entremêle avec les rapports officiels

méditation

Chaque mort est une terrible séparation qui fait souffrir celui qui se sait partir et laisse dans la douleur les survivants. Sur la croix, Jésus a partagé cette réalité humaine. L'auteure revisite la Passion selon l'Évangile de Jean, à la lumière de la mort au combat de son arrière-grand-père, en 1915.

transmis par les archivistes et guides de tourisme du cimetière.

François Semenon, né le 8 décembre 1878, était fils unique, orphelin de mère à l'âge de 12 ans ; son père était hôtelier et son oncle rentier. En 1905, il épousa Marguerite, âgée alors de 20 ans, elle aussi devenue fille unique après avoir perdu son frère aîné, mort en faisant son service militaire. De leur union, naîtront une première fille, Anne, décédée à l'âge de 6 mois, et une deuxième fille, Pauline, ma grand-mère, née en 1910. François Semenon était un homme joyeux, ma grand-mère ne gardait de lui que quelques souvenirs de bonheur. Elle aimait rappeler cette soirée où il était revenu de foire avec une machine à coudre pour sa femme et une savonnette au parfum de violette pour sa fille : image qui probablement devait résumer toute sa petite enfance.

Une famille française du début du XX^e siècle, marquée par les deuils comme bien d'autres mais aussi, dans ce cas, pleine d'amour.

La bataille avait été rude à Bois-le-Prêtre, une petite colline boisée, une position stratégique que les Allemands voulaient gagner durant le printemps 1915 : attaque repoussée par les Français, à quel prix... Le régiment du grand-père, d'après les archivistes, avait la réputation d'être composé de vaillants soldats, appelés les « loups ». Au début de l'été 1915, les lignes de front se figent, les tranchées sont creusées. Bois-le-Prêtre cesse d'être un enjeu : les escarmouches, les mini offensives se succèdent, mais la ligne de démarcation s'immobilise jusqu'à la fin de la guerre. François Semenon, parti au front en 1914, jamais revenu en permission, est mort au moment où la France, le Royaume Uni et l'Allemagne s'installaient dans cette guerre que tous avaient eu la folie de croire une paren-

thèse de quelques mois. François Semenon est mort à 37 ans, à une époque où l'on mourrait en moyenne à 40 ans ; son mariage a duré 10 ans, alors qu'en moyenne un mariage au début du XX^e siècle durait 13 ans. Une vie presque normale, presque achevée avec une descendance. Pourtant...

La séparation de la mort

Un vétéran du siège de Leningrad, un allemand qui s'était porté volontaire, me racontait, en ces termes, ses souvenirs de guerre : « Lorsque les soldats arrivaient sur le front, tout de suite nous savions s'ils allaient survivre ou pas. Ceux qui avaient peur ne tenaient pas longtemps, un mois, deux mois au plus. » Etrange réflexion sur la guerre : est-ce que même dans cet enfer-là, dans ce qui semble être un jeu de hasard, la volonté de survivre est plus forte que les bombes ? François Semenon, en cette fin d'été 1915, alors que l'espoir d'une guerre courte venait de s'évanouir, pressentait-il les années d'horreur qui s'annonçaient ? A 37 ans, ce qui en 2011 se traduirait probablement par 50 ans, s'est-il laissé aller au découragement, au désespoir ? Lui est-il arrivé de penser qu'il valait mieux mourir plutôt que d'affronter l'hiver et les mois interminables d'angoisse et de quotidien infrahumain, avec les rats, l'eau pourrie, la vermine, l'odeur de la mort... Lui qui avait promis à sa femme et à sa fille de revenir, non pas de ces promesses solennelles que font les menteurs ou les indécis, mais de ces promesses qui, sans bruit, deviennent une raison de vivre, lui qui avait déjà tenu un an - c'était beaucoup dans cette guerre où un tiers des morts se sont produites en 1914 - a-t-il pensé en cette fin d'été 1915 qu'il n'en pouvait plus et que

malgré cet amour qui le faisait vivre, il n'avait plus la force de continuer à tromper la mort ?

Si, en cette fin d'été 1915, François Semenon souffrait, ce n'était pas parce qu'il pressentait sa fin (la mort n'était-elle pas un soulagement ?) mais parce qu'il savait qu'il laisserait une veuve et une orpheline dans le désarroi.

Septembre 1915, l'adjoint au maire et les gendarmes se présentent en grande pompe chez Marguerite Semenon, pour lui annoncer que son mari vient de mourir sur le champ d'honneur pour la France. Mon arrière-grand-mère s'évanouit dans un parterre d'orties, préfiguration de ce que serait sa vie. A la petite Pauline Semenon, sa grand-mère maternelle se charge de dire : « Ton père, ton père, tu ne le reverras plus », mots dont elle se souviendra jusqu'à la fin de sa vie.

Un être de relation

Jésus s'est incarné et si cette Incarnation n'est pas une parole légère, il a vécu et souffert comme nous, les humains. En d'autres termes, l'Incarnation ne se résume pas à une naissance dans la pauvreté, le froid, une mangeoire comme berceau, la paille en guise de couverture et à une mort infâme et brutale...

Selon l'expression célèbre d'Aristote, « l'homme est un animal politique », c'est-à-dire, l'homme est un être de communauté, de relations. Seules les bêtes et les dieux ne vivent pas dans la *polis*, la cité en grec. Les oiseaux, selon le dicton, se cachent pour mourir, c'est-à-dire comme tous les animaux, ils meurent seuls ; les dieux se suffisent à eux-mêmes. Si Jésus a véritablement assumé l'Incarnation, comme nous le professons tous les dimanches,

il était aussi un être de relation. Il aimait comme nous (ou plus exactement mieux que nous) et il se sentait lié à sa famille et aux siens en général. La souffrance de Jésus sur la croix ne se limitait pas à la douleur physique des coups de fouet écharpant son dos et des trois clous s'enfonçant dans sa chair. Si l'Incarnation n'est pas seulement un prendre chair mais être homme, Jésus souffrait pour et par les siens.

Etrangement, c'est dans l'Evangile de Jean, où un Jésus souvent hiératique semble dominer la scène, se livrer sans être affecté par la douleur, que le sens de l'Incarnation se livre dans toute sa puissance.

méditation

*Descente de croix
en ivoire*



Les derniers moments de Jésus sont consacrés aux siens. Lors des discours prononcés pendant la Cène, Jésus prépare ses disciples à sa Passion, il prend soin de leur annoncer la tristesse qu'ils sont sur le point d'éprouver et la joie qui doit lui succéder. Au pied de la croix se retrouvent les siens les plus affectivement proches, sa mère, sa tante, Marie-Madeleine et le « disciple que Jésus aimait », identifié par la tradition à Jean. En bon fils, comme le note Benoît XVI dans ses réflexions sur Jésus-Christ, il prend soin concrètement de sa mère et la recommande à Jean.

Le texte est écrit a posteriori, superposant à la fois les temps de la Passion, de la Résurrection et de la communauté, de manière à ce que ressorte le sens véritable des événements. Pour ce motif-là, l'Incarnation, le Jésus homme en croix, ne se laisse entrevoir qu'en filigrane, prenant en quelque sorte le négatif des recommandations.

Jésus pâtit pour ses disciples qui ne comprendront pas cette mort. Cependant, c'est tout particulièrement sur la croix que Jean révèle cette profonde souffrance, lorsque Jésus est avec ceux qui l'aiment au point de risquer leur vie. La souffrance la plus aiguë est sans doute liée à sa mère, celle à laquelle il s'adresse, et peut-être aussi à Jean, qui devait d'une certaine façon représenter en termes affectifs un fils.

Certes, il prend soin de Marie matériellement, mais dans ce cadre-là, la survie est-elle essentielle ? La religiosité populaire a bien perçu l'importance de la mère au pied de la croix. N'importe quelle mère, à plus forte raison Marie, en voyant mourir son fils, surtout dans ces circonstances, préférerait mourir mille fois. Marie souffre de ne pas mourir à la place de Jésus, qui lui-même

souffre de lui imposer cette horrible épreuve. En d'autres termes, Jésus, vrai homme, souffre avec les siens, pour les siens et par les siens.

Sans Marie pas d'Incarnation, non pas seulement au sens où Jésus a pris chair dans le sein de Marie, mais aussi et surtout au sens où, à travers Marie, par Marie, se forment ces relations profondes qui font de Jésus un vrai homme, qui peut comprendre, parce qu'il l'a lui aussi vécue, la détresse de François Seme-non en août 1915.

L'Évangile de l'Incarnation

En ce sens, l'Évangile de Jean, qui ne rapporte pourtant pas l'enfance du Christ, est vraiment l'évangile de l'Incarnation. Toute une trame affective l'anime, qui se perçoit directement dans les larmes de Jésus devant le tombeau de Lazare ou dans le leitmotiv de la référence au « disciple que Jésus aimait ». Marie est présente au moment de la naissance de Jésus à sa mission ; d'une certaine façon, c'est ainsi elle qui le met au monde. Elle est encore là, au pied de la croix, donnant à l'Incarnation de Jésus sa véritable dimension.

Cette perspective affective pourrait se traduire en termes exégétiques et répondre à des questions encore en dispute. Même si plusieurs mains ont collaboré à l'Évangile de Jean, il est hors de doute qu'un des très proches de Jésus, qui l'a accompagné dans la souffrance, a composé la trame. Comment sinon expliquer cette intime compréhension de l'Incarnation ?

V. L.